

gai, il parut très-préoccupé, ce qui lui valut les railleries de sa jolie compagne. Quel que fut le sujet de la conversation, il ne laissa échapper aucune déclaration d'amour, et, de retour au Manoir, il prit congé du groupe animé qui s'était formé autour du grand poêle et n'y revint qu'au bout d'une couple d'heures.

La première personne qu'il rencontra en entrant au salon fut Corinne qui, un calme sourire sur son pâle visage, lui dit qu'elle espérait " qu'il s'était bien amusé durant la promenade ? "

—Médiocrement, répondit Arthur. Mais dois-je te dire, sœur, que j'ai suivi tes conseils ou non ?

Cœur courageux ! aucune contraction de ses traits, aucun froncement de ses sourcils ne laissèrent deviner les terribles souffrances qu'elle éprouvait.

—Oui, répondit-elle sur un ton bas mais distinct ; dis-moi que tu as rempli les vœux de la meilleure des mères, les souhaits de tous tes amis.

Il plongea sur elle un œil pénétrant, et poursuivit :

—Me féliciterais-tu, Corinne, si j'avais agi ainsi, et si ma démarche avait été couronnée de succès ?

A cette question inattendue, le visage de la jeune fille se couvrit d'un vif incarnat qui disparut presque aussitôt ; puis, se levant, elle répondit sur un ton tranquille et presque froid :

—Pourquoi non ? Le choix que tu as fait est un choix contre lequel on ne peut raisonnablement élever aucune objection.

Sans le lui dire ouvertement, Corinne insinua à Arthur que durant la veillée ils ne devaient plus être vus ensemble ; et ils se séparèrent. Mais il savait maintenant à quoi s'en tenir sur cette indifférence et cet égoïsme apparents sur lesquels il s'était